TONDA, Joseph. — *L'impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*

Kadya Emmanuelle Tall

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/22046>
DOI : 10.4000/etudesafriaines.22046
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2018
Pagination : 266-268
ISBN : 978-2-7132-2741-7
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Kadya Emmanuelle Tall, « TONDA, Joseph. — *L'impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 229 | 2018, mis en ligne le 15 mars 2018, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/22046> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.22046>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

© Cahiers d'Études africaines

TONDA, Joseph. — *L'impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*

Kadya Emmanuelle Tall

RÉFÉRENCE

TONDA, Joseph. — *L'impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*. Paris, Karthala (« Les Afriques »), 2015, 264 p., bibl.

- 1 Dix ans après le *Souverain Moderne*, concept critique pour désigner « la puissance hégémonique de la mission civilisatrice, au nom de laquelle s'est légitimée de façon ultime la « "modernization" en Afrique », Joseph Tonda nous revient avec une critique double, celle des études postcoloniales qui mettent l'accent sur l'hybridité et l'ambiguïté, et celle de l'impérialisme postcolonial en fonction de l'imaginaire et où, donc, les images prennent une force insoupçonnée, avec notamment cette figure hantée, voire entêtante, du Diable.
- 2 Si, dans ses précédents ouvrages, Tonda insistait sur le capitalisme colonial et ses effets sur l'Afrique contemporaine, dans ce dernier livre, l'auteur inscrit ses réflexions dans les débats sur l'universalisme et sa critique, en convoquant tour à tour les théoriciens du panafricanisme, de la négritude et leurs héritiers. Ainsi, sans renier son approche marxienne des faits sociaux, Tonda convoque la race, notamment nègre, en mettant au cœur de sa réflexion une Afrique et son imaginaire remplis de noirceurs qui colonisent l'esprit de ses contemporains. Le déroulement des chapitres de son ouvrage en huit « seuils », « qui produisent et qui ouvrent » les portes d'un « autre monde, le monde de l'imaginaire », est une suite de réflexions issues, pour la plupart, de lectures à la fois de collègues chercheurs en sciences sociales et de notes critiques sur les arts littéraires, cinématographiques ou de la scène musicale. Il est beaucoup question d'images car « l'impérialisme postcolonial est cette forme de colonialisme généralisé des images,

c'est-à-dire des fantasmes qui *parlent*, qui commandent, qui possèdent, obsèdent, oppriment, oppressent et hantent les imaginaires et les corps » (p. 69). Ce sont de véritables « mots-choses » qui mettent en présence réelle, par des processus de transsubstantiation, voire d'auto-transsubstantiation (voir, par exemple, l'anecdote du milliardaire coprophage, p. 63), les images de l'impérialisme postcolonial. L'analyse qu'en fait Joseph Tonda m'évoque Louis Marin et sa théorie du pouvoir dans sa représentation : serait-on donc en présence d'un impérialisme postcolonial et d'un absolutisme du pouvoir postcolonial qui se réfracteraient dans des images en miroir ? Entre la surface et une mise en abîme, le Noir dans ses multiples figurations (Johnny Chien Méchant, Nafissatou Diallo, Nicki Minaj, etc.) se complaît dans des éblouissements où le sexe, la violence et l'argent sont toujours omniprésents.

- 3 Usant des anaphores — coaliser, éblouissement et métonymie apparaissent continuellement comme une ritournelle lancinante à la musicalité saturée — Joseph Tonda invite de nombreux auteurs, mineurs ou majeurs, en grande majorité francophones, pour disqualifier les dérives des études postcoloniales. Il se réfère à ce que Simon Gikandi avait déjà noté dans un article critique des études postcoloniales publié en 2001 dans *The South Atlantic Quarterly*, pour dénoncer l'usage abusif des concepts d'hybridité et de transnationalisme culturel qui dissoudraient en quelque sorte l'État-nation, et par là, même les questionnements que se posaient les inventeurs du Tiers-Monde et que se posent toujours d'innombrables individus du commun des mortels, notamment ceux qui embarquent dans les soutes des avions, ou dans les cales des bateaux, à destination de l'Europe, à savoir : le développement économique et social, est-il possible ?
- 4 Il est vraiment regrettable que Tonda, qui cite un rare texte de Gikandi publié en français, n'ait pas eu accès à son dernier ouvrage *Slavery and the Culture of Taste*. Cela lui aurait permis de ne pas jeter toutes les études postcoloniales avec l'eau du bain. En effet, si Gikandi observe ces deux sujets modernes, les planteurs et commerçants négriers et les esclaves, en grande partie à travers les images et les récits produits en Europe pour « comprendre les fantômes qui reposent dans les cryptes de l'Atlantique noir et blanc et [...] pour fabriquer une méthode pour lire le fantomatique au sein de l'économie symbolique de la civilité et de la civilisation » (p. x), Joseph Tonda, quant à lui, soutient « que les lumières de la modernité coloniale ont été colonisées de l'intérieur, sous la puissance de la valeur et du Diable, sa métonymie, par l'éblouissant spectre historiquement fabriqué du Noir » (p. 14).
- 5 Ainsi, Tonda observe la fabrique du Noir, non pas aux Amériques ou dans la vieille Europe, mais sur le continent africain où en lieu et place de civilité, culture du goût et commerce transatlantique, la valeur et sa figure métonymique qu'est le Diable auraient participé à la fabrique du Noir que les Africains du continent ont aidé et continuent à coproduire. Figure d'un Janus afro-européen, le Noir, selon Tonda, est l'un des acteurs principaux de l'impérialisme postcolonial.
- 6 Je me suis longtemps demandé pourquoi Tonda utilisait le terme « noir » au lieu de celui de « nègre », fièrement arboré par les fondateurs du panafricanisme, jusqu'au moment où j'ai perçu que « valeur » et « noir » n'avaient pas seulement une dimension économique, pour le premier terme, et racial, pour le second, mais également et surtout, que chaque terme abritait une forte connotation morale, comme en témoigne le seuil 6 qui met en regard Nafissatou Diallo, métonymie du « continent noir de la sexualité » et DSK, ancien patron du FMI, et métonymie de la valeur. Dans tous ses

chapitres ou seuils, Tonda réaffirme la force du fétichisme du sexe, de l'argent et de la violence dans le règne postcolonial, et parfois je me demande si tous ces éblouissements faits de sexe, de violence et d'argent ne seraient pas, au final, une lecture pentecôtiste des maux qui gouvernent le monde.